



HAL
open science

Dialoguer avec les archives télévisuelles

Pascal Cesaro, Sandrine Musso, Mario Fanfani, Emmanuel Vigier

► **To cite this version:**

Pascal Cesaro, Sandrine Musso, Mario Fanfani, Emmanuel Vigier. Dialoguer avec les archives télévisuelles. VIH/sida : l'épidémie n'est pas finie : catalogue de l'exposition, Marseille, Mucem, 15 décembre 2021-15 mai 2022 Abriol S., Broqua C., Chantraine R., Chenu C., Douris V., Loux F., Molle F. et Musso S. (dir.), Anamosa; Mucem, pp.28-36, 2021, 978-2-38191-043-7. hal-03876221

HAL Id: hal-03876221

<https://hal.science/hal-03876221v1>

Submitted on 28 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DIALOGUER AVEC LES ARCHIVES TÉLÉVISUELLES

PASCAL GESARO

MARIO FANFANI

SANDRINE MUSSO

EMMANUEL VIGIER

Ayant travaillé ensemble à la proposition d'un dispositif audiovisuel pour l'exposition au Mucem, où sont mêlés archives et commentaires sur celles-ci, nous voudrions ici rendre compte de ce qu'une confrontation et une réflexion sur les images d'archives de la télévision française sur l'épidémie ont suscité comme constats et comme affects. La méthode choisie pour nous plonger dans ces images du début de l'épidémie dans les années 1980 s'appuie, dans le sillage de travaux précédents de l'un d'entre nous sur la vidéo-élicitation : les archives télévisuelles sont le support d'un dialogue avec un-e « témoin »-acteur-trice de la lutte contre le sida à qui ces images sont montrées et auxquelles il ou elle réagit. Le visionnage permet à ces personnes de réagir, de se remémorer et ainsi d'évoquer le rôle qu'ont joué les images dans la perception de la maladie à l'époque de leur diffusion, et leur écho aujourd'hui.

Ce texte aborde les contraintes propres aux médias retenus et la chronologie du sida à la télévision française, principalement dans les journaux quotidiens ou lors d'émissions spéciales lui étant consacrées. Il évoque des tournants et mutations au-delà d'événements qui ont fait date, mais aussi les dimensions subjectives et émotionnelles de ces images, dont la pluralité était déjà visible au sein même de notre petit collectif.

Le sida à la télévision française

Au tout début de l'épidémie de sida dans les années 1980, il y a d'abord un premier moment de silence à la télévision : les images sont rares, elles dessinent alors un problème lointain situé aux États-Unis, se focalisant sur des groupes minoritaires (homosexuels, prostituées, toxicomanes) avec un discours scientifique d'une grande incertitude, voire de panique morale devant une maladie inexplicable. L'exercice de l'information quotidienne a des règles de fabrication assez strictes : la durée moyenne d'un sujet est de 2 minutes 30, entre deux ou trois personnes sont interviewées dans chaque reportage et leur temps de parole dépasse rarement 40 secondes. Comment font alors les journalistes de l'époque pour aborder la recherche scientifique, la maladie et la mort ? « L'information est monstrueuse », dit un homme dans un reportage. Au début de l'épidémie, le champ lexical de la dramatisation dans les expressions choisies par le journaliste de plateau domine, accompagné du ton adéquat. Une forme de panique semble traverser les rédactions et vient affecter le travail journalistique. Ce qui est montré, c'est que le sida, c'est d'abord les autres, « les homosexuels » et les « junkies, les drogués qui se piquent ».

Quelques repères chronologiques

- 1982** Les journaux télévisés montrent des médecins qui sont en contact avec les premiers malades et alertent sur la gravité de la maladie. Les sujets ont une vocation pédagogique mais portent souvent des titres plutôt effrayants, comme le « cancer gay », ce qui montre que le sida est regardé comme un objet « exotique » renvoyant les malades à leurs déviances. On retrouve dans ces séquences une certaine confiance dans l'image et dans ce qu'elle permet de dire au-delà des mots, mais elle va se perdre au cours du temps, avec l'évolution de la mise en scène de l'information qui est déjà sur la voie de la spectacularisation, et qui va exploiter cette pathologie comme un objet privilégié pour créer l'événement.
- 1984** Ici commence un déluge d'images confuses où tout et son contraire sont dits, le goût des médias pour le sensationnel s'affirmant. Si le discours médical est bien relayé par la télévision, il apparaît contradictoire, car alors qu'il tente de transmettre des informations générales, les prises de paroles divergentes, notamment autour de la mise en scène des recherches médicales, favorisent un sentiment de malaise et de peur. La télévision montre des personnes gravement malades, souvent de dos et parfois dans un état d'extrême amaigrissement, représentant ainsi la honte associée au sida.
- 1985** Entre autres, le choc médiatique que constitue le décès de Rock Hudson symbolise la prise de conscience de certaines personnalités du monde artistique et intellectuel. Sa mort prend le devant de la scène dans des émissions de débats et *talk-shows* visant à alerter sur le développement de la maladie et à promouvoir la récolte de fonds en faveur de la recherche, tout en relayant d'autres représentations de la maladie.
- 1986** La télévision s'emballe lorsqu'on découvre, avec les tests, la notion de « porteur sain » qui va relancer la peur suscitée par la maladie. Les tests de dépistage vont aussi créer de nouvelles subjectivités façonnées par une mort annoncée : c'est la naissance de la séropositivité. La panique semble gagner certains espaces collectifs comme les hôpitaux et les prisons, où les personnels hésitent à approcher les malades. Les journaux télévisés se font l'écho de toutes ces discriminations en mettant souvent l'accent sur la peur face à l'inconnu et en véhiculant aussi une angoisse grandissante dans la population.

Naissance d'une politique de communication publique

1987 est l'année de naissance d'une politique publique de lutte contre le sida avec notamment la première campagne de communication, « Le sida, il ne passera pas par moi », qui s'appuie sur une série de courts-métrages réalisés par Jean-Jacques

DOUBLES PAGES
PRÉCÉDENTE ET SUIVANTE :
Pascal Cesaro,
Mario Fanfani,
Sandrine Musso,
Emmanuel Vigier,
*Dispositif audiovisuel :
Le sida à la télévision
française, 2021*
Marseille, Mucem

Beineix et diffusés à la télévision. Cette campagne ne cible pas les personnes et les groupes les plus exposés, et n'évoque pas les moyens de se protéger. L'approche publicitaire utilisée durant ces années 1980, qui vise à informer sans choquer, ne convaincra pas les associations représentantes des malades qui dénonceront le caractère peu explicite des messages et l'absence de représentation des populations les plus touchées.

1987 est aussi l'année des déclarations de Jean-Marie Le Pen sur le sida, à l'occasion de l'émission « L'heure de vérité », où il comparera les « sidaïques » aux pestiférés et évoquera l'idée de « sidatoriums ».

Une image particulièrement marquante de l'épidémie apparaît avec Michelle Barzach, nouvelle ministre de la Santé, venue devant le Parlement défendre son projet de loi pour autoriser la vente libre des seringues et lancer une campagne de prévention nationale pour le préservatif. Cette séquence d'une femme au milieu de l'Assemblée nationale face aux députés symbolise le courage politique nécessaire pour être à une juste distance de la maladie – pas en opposition comme le sont les tenants de l'ordre social qui stigmatisent les malades en les renvoyant à leurs pratiques dites déviantes. Elle développe son projet politique avec les associations qui sont sur le terrain, alors même que les institutions et structures administratives de santé se trouvent dans l'incapacité de s'adapter à cette épidémie. Plusieurs reportages la montrent faisant face à l'opposition des pharmaciens et de certains médecins, lorsqu'elle impose la vente libre des seringues, signe que le devoir de lutte contre le sida et la défense des droits des malades prennent le pas sur toutes les autres considérations.

Évolution des représentations des personnes vivant avec le VIH

La télévision des années 1990, années noires de l'épidémie, se fait l'écho de cette mutation, car si jusque-là le sida est « parlé » majoritairement à travers les experts et les politiques, elle montre désormais des malades qui s'approprient l'expertise et la production de savoir. Les séropositifs témoignent dorénavant sur les plateaux télévisés à visage découvert, tout comme les familles touchées par la maladie, pour alerter et transmettre les informations qu'ils et elles ont accumulées. L'apparition de ces malades et de leurs familles dans les émissions généralistes, filmés dans leur vie quotidienne face à la peur du rejet, provoque aussi un changement important dans la prise de conscience des populations sur la réalité de la maladie. Les magazines télévisés donnent aussi la parole aux groupes militants qui prennent le devant de la scène en développant des actions spectaculaires qui vont marquer le public.

En 1991, l'affaire du sang contaminé va transformer une fois encore le regard sur les malades et faire évoluer la représentation de cette maladie, la faisant passer dans l'imaginaire du domaine des déviances à celui d'une contagion possible pour tous et d'un scandale d'État.

Dimensions subjectives et affectives de la « plongée » dans les images

On a souvent souligné à quel point le sida avait provoqué une « effusion de représentations ». Certaines se sont durablement fixées, même enkystées, pourrait-on dire aujourd'hui. Dans notre petit collectif, si certains souvenirs d'images étaient partagés, ils n'étaient cependant pas tous associés aux mêmes univers affectifs et relationnels. L'âge au moment de la découverte du virus et de ces premières années, le rapport personnel lié à l'orientation sexuelle et à son propre statut sérologique, la position dans la société, tout cela façonne une réception subjective de ces images, et un souvenir de l'expérience de la confrontation avec celles-ci. L'un d'entre nous ayant traversé ces années comme jeune homo, pigiste dans les stations régionales de France 3, se souvient parfaitement qu'il fallait lutter à l'intérieur des rédactions, généralement dirigées par des hommes hétérosexuels, pour que le sujet du sida ne soit pas tout simplement ignoré. Tandis que le fait d'avoir découvert sa séropositivité ces années-là a aussi des conséquences sur la perception et la réception de ces images : entre fascination et répulsion puis décision de « stopper le flux ». Après s'en être systématiquement détourné du fait de leur « toxicité » intime, retravailler à restituer le discours médiatique dominant de l'époque peut être aujourd'hui conçu comme un devoir de mémoire.

Dans notre dispositif audiovisuel, la pluralité des actrices répondant aux images présentées rend compte de ces mémoires plurielles de l'épidémie, mémoires situées qui réagissent aux discours dominants de l'époque investiguée. Elle fait prendre la mesure des substrats anciens, et parfois toujours féconds, de mécanismes d'information ayant suscité, par leur « altérisation » de la figure des séropositifs et des malades, une stigmatisation durable qui, elle non plus, n'est pas finie.

Notre collaboratrice et amie, Sandrine, est décédée au cours de la création de ce projet artistique collaboratif qui lui doit beaucoup.